

## LA TRANSFIGURATION <sup>(1)</sup>

(1859)

Il leur dit aussi : Je vous dis en vérité qu'il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents, qui ne mourront point qu'ils n'aient vu le règne de Dieu venir avec sa puissance. Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les mena seuls à part sur une haute montagne, et il fut transfiguré en leur présence. Ses vêtements devinrent resplendissants et blancs comme la neige, et tels qu'il n'y a pas de foulon sur la terre qui puisse ainsi blanchir. Et ils virent paraître Moïse et Élie qui s'entretenaient avec Jésus. Alors Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : Maître, il est bon que nous demeurions ici ; faisons-y donc trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. Car il ne savait pas bien ce qu'il disait, parce qu'ils étaient effrayés. Et il vint une nuée qui les couvrit ; et une voix sortit de la nuée qui dit : C'est ici mon fils bien-aimé, écoutez-le. Et aussitôt les disciples, ayant regardé tout autour, ne virent plus personne que Jésus qui était seul avec eux. . . . .

Et étant venu vers les autres disciples, il vit une grande foule autour d'eux, et des Scribes qui disputaient avec eux. Et dès que toute cette foule le vit, elle fut saisie d'étonnement, et tous étant accourus le saluèrent. Alors il demanda aux Scribes : De quoi disputiez-vous avec eux ? Et un homme de la troupe, prenant la parole, dit : Maître, je t'ai amené mon fils qui est possédé d'un esprit muet, qui l'agite par des convulsions partout où il le saisit ; alors il écume, grince des dents et devient tout sec, et j'ai prié tes disciples de le chasser, mais ils n'ont pu le faire. Alors Jésus leur répondit : O race incrédule, jusqu'à quand serai-je avec vous ? jusqu'à quand vous supporterai-je ? Amenez-le-moi. Ils le lui amenèrent donc, et dès qu'il vit Jésus, l'esprit l'agita avec violence, et il tomba par terre et se roula en écumant. Alors Jésus demanda à son père : Combien y a-t-il de temps que ceci lui

(1) Voir la note page 157.

arrive? Le père dit : Dès son enfance. Et l'esprit l'a souvent jeté dans le feu et dans l'eau, pour le faire périr; mais si tu y peux quelque chose, aide-nous et aie compassion de nous. Jésus lui dit : Si tu le peux croire, toutes choses sont possibles pour celui qui croit. Aussitôt le père de l'enfant s'écriant, dit avec larmes : Je crois, Seigneur, aide-moi dans mon incrédulité! Et quand Jésus vit que le peuple y accourait en foule, il reprit sévèrement l'esprit immonde et lui dit : Esprit muet et sourd, je te commande, moi, sors de lui, et ne rentre plus en lui. Alors l'esprit sortit en jetant un grand cri et en l'agitant avec violence; et l'enfant devint comme mort, de sorte que plusieurs disaient : Il est mort. Mais Jésus l'ayant pris par la main, le fit lever, et il se leva.

(MARC IX, 1-7; 13-26.)

Un peintre célèbre a résumé le récit que nous venons de lire en un tableau sublime : Au sommet de la montagne, Jésus, illuminé de la gloire à venir, s'élève entre Moïse et Élie, au-dessus de ses disciples éblouis, tandis qu'au fond de la vallée, entouré d'une foule agitée et tremblante, un pauvre enfant se débat sous les étreintes de Satan. Des docteurs sont là, qui cherchent dans leurs livres le secret de cet affreux mystère; les disciples, impuissants à le guérir, regardent d'un œil consterné sa cruelle agonie, pendant que le père, qui le tient dans ses bras, et sa mère à genoux, leur adressent un cri de supplication. Au milieu de cette détresse, l'un des disciples élève la main en haut, et ce geste dit tout.

C'est cette main élevée vers Jésus que je voudrais suivre avec vous; ou plutôt, je voudrais, sur les pas du Sauveur, gravir la montagne de la transfiguration, puis redescendre dans la

vallée de la possession ; contempler, auprès de lui, le ciel ouvert sur sa tête et l'enfer qui rugit à ses pieds, et, m'arrêtant à ce mot : « Si tu crois,... » l'appliquer tour à tour à sa personne et à son œuvre, et vous le montrer, Lui, comme le Seigneur de gloire et le Sauveur des perdus.

Mais, pour cela, il faut la lumière qui rayonne de lui et qui resplendit sur le Thabor ; il faut ton Esprit, ô Seigneur ; il n'y a que lui qui puisse dissiper les ténèbres de l'âme, consoler et guérir ; il faut que tu te révéles à nous comme aux disciples, et que tu nous délivres comme tu délivras cet enfant qui allait périr. Fais-le, Seigneur, pour l'amour de ton nom adorable ! Amen !

« Je vous dis en vérité qu'il y a quelques-uns  
« de ceux qui sont ici présents qui ne mourront  
« pas qu'ils n'aient vu le règne de Dieu venir  
« avec puissance. » Cette parole, le Seigneur Jésus veut la réaliser et la rendre vivante pour ses disciples ; il veut les préparer ainsi aux tristesses et aux angoisses qui les attendent au pied de la croix. Et six jours après, il prend avec lui quelques disciples ; non pas tous, car tous n'ont pas la force de le suivre, tous n'ont pas l'intelligence et la fidélité nécessaires, mais seulement Pierre, Jacques et Jean : Pierre, l'homme de foi et d'action ; Jacques, l'homme

de l'obéissance et du martyre ; Jean, l'homme de l'adoration et de l'amour, l'homme qui, un jour, mettra en lumière la divinité du Sauveur et prophétisera les destinées de l'Église de Dieu ; il prend avec lui les hommes dont l'âme est mûre pour le comprendre et le contempler.

Il les mène « seuls à part sur une haute montagne. » N'êtes-vous pas frappés de voir combien le Seigneur recherche la solitude et le silence ? A chaque instant, il y ramène ses disciples : « Venez à l'écart, leur dit-il, et prenons « un peu de repos. » (Marc VI, 31.) A chaque instant, il s'y réfugie lui-même. Contraste frappant entre l'homme du monde et l'homme de Dieu : pour se restaurer et se délecter, l'un cherche le bruit, l'éclat, l'enivrement ; l'autre, le recueillement et le calme ; l'un sort et se distrait, l'autre rentre en lui-même ; l'un invente de vains passe-temps, l'autre rachète le temps et tâche de mettre dans ses heures fugitives l'éternité.

Saint Luc ajoute qu'il monta sur cette montagne « pour prier. » Toujours la prière ! Naguère nous vous le faisons observer : quand il entre dans son ministère, il prie ; la nuit, il prie ; quand il se prépare à la mort en Gethsémané, il prie ; sur la croix et dans l'agonie, il prie encore, et sans cesse il exhorte ses disciples :

« Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez  
« dans la tentation. » (Marc xiv, 38.) « Dieu ne  
« vengera-t-il pas ses élus, qui crient à lui jour  
« et nuit ? » (Luc xviii, 7.)

Mais la montagne qu'il gravit avec eux est bien l'image des voies ardues, des luttes et des hauteurs de la prière. Nul homme ne s'en fait l'idée jusqu'au jour où il a vraiment prié. La prière est bien simple, puisqu'un enfant la comprend, et pourtant c'est le plus grand des mystères ; elle est bien facile, puisqu'il suffit d'un regard, d'un soupir, et c'est pourtant de toutes les œuvres la plus difficile, car c'est une œuvre surhumaine, c'est l'œuvre de Dieu en nous. Aussi faut-il que Jésus-Christ l'accomplisse dans le cœur ; il faut qu'il nous guide, comme il guida les disciples à travers les sentiers escarpés de la montagne ; il faut qu'il nous soutienne et nous porte, comme on porte un pauvre voyageur épuisé. Pour moi, j'ai gravi bien des sommets élevés, haletant, altéré, les pieds meurtris, le corps couvert de sueur, mais jamais sommet n'a été plus haut pour moi que le sommet de la prière.

Aussi la récompense en est grande. Quand ils arrivèrent en haut, quelle joie pour les apôtres de voir la terre avec ses splendeurs, là-bas, à leurs pieds, comme un néant ; de voir, sur leurs têtes, le ciel immense et ses feux éter-

nels! Quelle joie d'avoir laissé bien loin derrière eux tous les bruits de ce monde, de ne plus entendre, dans le silence profond, que la voix du Sauveur!

Il prie, il rend grâce, il intercède, il répand son âme en paroles ineffables; et, pendant qu'il prie, sa voix prend un accent divin, son front s'illumine, son être s'élève au-dessus de la terre, un éclat céleste l'environne, le monde invisible apparaît, et les multitudes bienheureuses s'avancent pour l'adorer.

Quelle magnifique révélation de ce royaume de Dieu dont il avait parlé aux apôtres! En voilà le chef et le roi : c'est lui, le Fils de l'homme; lui qui, bien qu'un moment anéanti, n'en apparaît pas moins en forme de Dieu, et ne regarde pas comme une usurpation d'être égal à Dieu (Phil. II, 6, 7); lui qui, faible en apparence, n'en soutient pas moins toutes choses par sa parole puissante (Héb. I, 3); lui que le monde rejette, mais que le ciel adore; lui qui marche au milieu des hommes, voilé d'obscurité, mais duquel rayonne en secret une lumière, une gloire qui remplit le ciel et la terre.

Quels sont ces deux êtres glorifiés qui s'approchent de lui? C'est Moïse, c'est Élie. Moïse, l'homme de la loi, celui qui nous montre nos péchés, qui brise notre orgueil sous les deux

tables des commandements, qui nous dénonce la condamnation, qui nous apprend à trembler, qui nous fait crier grâce, qui est notre conducteur pour nous amener à Christ. Élie, l'homme de la prophétie, celui qui nous fait voir en Jésus-Christ l'accomplissement de toute la loi, la manifestation de toute la grâce, la réalisation de tous les types et de toutes les figures de l'ancienne alliance, la réponse à toutes les aspirations de l'humanité, le centre de toute l'histoire, le but de toutes les voies de Dieu, le commencement et la fin de toutes choses. Ainsi Moïse et Élie se rencontrent en Jésus-Christ, ainsi la loi et la prophétie lui rendent témoignage, ainsi s'accomplit cette parole inspirée : « La bonté et « la vérité se sont réunies, la justice et la paix « se sont entre-baisées; la vérité germera de « la terre et la justice regardera des cieux. » (Ps. LXXXV, 11-12.)

Moïse et Élie, de quoi vont-ils s'entretenir avec le Seigneur? Qui pourra nous redire leurs paroles? Si, lorsque deux monarques confèrent un moment en secret, le monde entier prête l'oreille, que sera-ce lorsque le monarque de l'univers converse avec les chefs de l'humanité? De quoi donc parlent-ils? Parlent-ils des grands hommes et des grandes affaires d'ici-bas? Posent-ils des questions curieuses sur quelque science inconnue? Traitent-ils de la nature de

Dieu ou expliquent-ils le mystère de l'éternité? Ils s'entretiennent, dit saint Luc, du même sujet dont Jésus parle toujours aux disciples, et dont toujours ils s'étonnent et se scandalisent; ils parlent de la mort (ou, pour mieux traduire le texte), de « l'issue, » de la sortie qu'il devra accomplir à Jérusalem, et qui, plus heureuse que celle d'Égypte et plus magnifique que celle du désert, mais aussi accompagnée de combats bien autrement terribles, doit arracher le peuple de Dieu à la tyrannie de Satan et lui ouvrir les portes du ciel. C'est là que se fixent tous les regards du Seigneur, c'est là que tendent et ses désirs et ses pas. Il se voit d'avance, non plus entre Moïse et Élie, mais entre deux brigands; non plus adoré, mais maudit; non plus entouré de lumière, mais des ténèbres et des horreurs de la croix. Il voit aussi le moment où il dira : « Tout est accompli! » le moment où le péché sera expié, l'enfer vaincu, la mort abolie par sa mort; il voit les multitudes des rachetés s'élancer dans la vie; et d'avance, il embrasse, il bénit le sacrifice de son amour; et, d'avance, les armées bienheureuses entonnent le cantique éternel : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, les richesses, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la louange! » (Apoc. v, 12).

Mais, vous le voyez, Moïse et Élie ne sont pas seulement les témoins de la mort du Sauveur, ils sont les témoins de la vie éternelle ; ils nous montrent que le ciel et la terre, le règne de la grâce et celui de la gloire, l'Église qui combat et celle qui triomphe dans le monde à venir, sont tout un devant Jésus-Christ. Voyez-vous autour d'eux cette grande nuée dont nous parle saint Paul (Héb. XII, 1), cette immense assemblée des justes, ces chœurs des prophètes et des martyrs, ces troupes infinies de bienheureux qui sont devant le trône de Dieu, et qui le servent nuit et jour ? S'ils sont morts à la terre, ils vivent au Seigneur ; si leur poussière est mêlée à la poussière des tombeaux, leur âme, revêtue d'un corps glorifié, triomphe avec Jésus-Christ ; si leur trace a disparu d'ici-bas, leurs œuvres les suivent là-haut ; et, pénétrés d'une lumière céleste, animés d'une force divine, ils avancent la cause de leur maître, ils prennent part aux combats du royaume, ils se réjouissent d'un pécheur qui s'amende, ils veillent sur nous. S'ils ont un moment souffert, ils goûtent maintenant une félicité sans limites et sans fin. Moïse, qui n'avait pu regarder Canaan que de loin, y est entré désormais ; Élie qui, caché au désert, disait : « Je suis resté moi seul ! » (1 Rois XIX, 10), n'est plus seul, car des milliers de milliers l'entourent. Et toutes

ces multitudes, naguère séparées par des siècles ou par de lointains espaces, arrachées l'une à l'autre par la mort, se retrouvent en Jésus-Christ, centre de leur union et soleil de leur vie. Moïse rencontre Élie, les apôtres reconnaissent les prophètes, l'époux retrouve la compagne bien-aimée de sa vie, la mère l'enfant qu'elle a tant pleuré, l'ami son ami, le pasteur ceux qu'il a amenés à la justice ; et tous ensemble, unis dans une étreinte éternelle, ils glorifient Celui qui les a aimés.

A cette vue, Pierre oublie tout le reste : il oublie et les fatigues du chemin, et la tristesse de ce sommet désert, et sa pauvreté, et ses péchés ; il oublie sa maison et sa famille, et les charmes de la nature et les douceurs de la patrie ; il oublie le monde entier : « Maître, s'écrie-t-il, il est bon que nous demeurions ici ! » Bienheureux Pierre, il a raison. Il n'y a rien de bon sur la terre que de regarder le ciel et la croix, et Jésus-Christ glorifié ; il n'y a de bon que de sentir et le ciel, et la croix, et Jésus-Christ dans son cœur. Quand, au milieu de nos joies ou pour prix de nos combats, un tel moment de grâce nous est donné, nous aussi nous dirions volontiers : Il est bon que nous demeurions ici ! Quand, à travers nos doutes, nous pouvons entrevoir la lumière de Dieu ; quand, après avoir porté en gémissant un cœur tout

meurtri de péché, nous pouvons le reposer sur le cœur de Jésus; quand, après avoir traversé les agonies de la prière, nous pouvons sentir « l'Esprit qui intercède par ces soupirs qui ne peuvent s'exprimer » (Rom. VIII, 26); quand, après avoir vu périr notre plus cher espoir, « nous pouvons espérer contre toute espérance » et nous élancer en haut... c'est le Thabor, c'est le ciel. Alors il n'y a pas de cachot où, comme Paul, on ne puisse chanter des cantiques; il n'y a pas de désert, il n'y a pas de chambre de deuil, il n'y a pas de lit de mort où, comme Jacob, on ne puisse dire : « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux ! » (Gen. xxviii, 17.)

Mais Pierre ajoute : « Faisons-y trois tentes : une pour toi, une pour Moïse et une pour « Élie. » « Il ne savait pas bien ce qu'il disait, » ajoute saint Marc; non, il ne savait pas bien ce qu'il disait, comme nous, quand, après avoir été consolés, nous nous étonnons d'avoir à souffrir encore; quand, après avoir entrevu l'idéal de la foi et goûté les joies du premier amour, nous rêvons une vie où tout est paix et ravissement; quand nous voudrions une foi sans repentance, sans ténèbres et sans délaissement, un christianisme sans croix, et sans combat la victoire.

Mais que fait le Seigneur? Une nuée passe sur la montagne, emporte la vision bienheu-

reuse, et les apôtres, épouvantés, ne voient plus personne que Jésus seul avec eux, pendant qu'une voix leur crie de la nuée : « C'est ici mon « Fils bien-aimé, écoutez-le ! » C'est ainsi qu'ils devaient se trouver un jour en face du monde, en face de la croix, sans guide, sans force, sans lumière, sans ami, sans rien que Jésus-Christ seul avec eux. C'est ainsi qu'il nous arrive à nous-mêmes.

Vous voudriez être un disciple fidèle; vous voudriez accomplir la loi de Dieu et les devoirs sacrés qu'elle vous impose; vous vous l'êtes promis, et, d'avance, vous vous en êtes réjoui et glorifié; mais quand est venue l'heure du combat, votre projet excellent et vos excellentes résolutions se sont évanouis; vous êtes tombé, misérablement tombé; vous êtes là comme le pauvre blessé de Jéricho, et il ne vous reste rien que le bon Samaritain, rien que Jésus-Christ seul. — Vous avez résolu d'établir votre foi sur des arguments profonds, invincibles; vous vous êtes mis bravement à compulsier tous les livres, à interroger tous les docteurs; mais plus vous lisez et plus vous discutez, et plus l'obscurité s'épaissit, plus le doute vous étreint de ses serres infernales; et quand les hommes vous ont tout dit, il ne vous reste rien que Jésus-Christ seul. — Vous cherchez du secours dans la prière; par là du moins vous soulagerez

vosre âme et retrouverez Dieu ; mais dès que vous voulez vraiment prier, la prière vous échappe, elle retombe sur vous comme un vain bruit qui ne peut percer le ciel, ou comme la pierre d'une tombe sur un homme enseveli vivant ; et, pour toute prière, il ne vous reste que Jésus seul. — Vous avez rêvé quelque œuvre importante : il s'agit de réformer l'Église ; il s'agit de mener à fin quelque entreprise grave, indispensable ; il s'agit d'arracher à la perdition un être que vous chérissez ; vous avez fait votre plan, vous agissez : tout réussit ? Non : tout trompe votre attente ; les hommes font défaut, les cœurs restent fermés, inaccessibles ; et, après des années de luttes stériles et d'amers chagrins, il ne vous reste que Jésus seul. — Enfin, vous aviez caressé l'espoir d'une vie entourée d'êtres aimés (vous avez tant besoin d'aimer et aussi d'être aimé !) vous aviez salué, de tout l'élan de votre âme, ces cœurs affectionnés que, d'avance, vous groupiez sur votre route ; mais la vie se dépouille, votre chemin devient désert. Le monde a entraîné les uns ; d'autres, la discorde, la froideur, la vieillesse du cœur les a éloignés ; la mort a ravi les derniers. Que vous reste-t-il ? Jésus seul.

Mais avez-vous entendu la voix qui sort de la nuée : « C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le ! » Jésus seul, c'est assez : assez pour vous

consoler, assez pour vous affermir et vous guider, assez pour enlever votre prière vers le ciel, et pour la faire redescendre en bénédictions sur la terre, assez pour remplir votre cœur et votre vie, et, un jour, votre éternité.

C'est ce que Jésus-Christ annonce aux disciples quand il leur dit : « Je suis la lumière du monde » (Jean VIII, 12); « Je suis le pain du ciel » (Jean VI, 48); « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » (Jean XIV, 6). C'est ce qu'entend saint Paul quand, après avoir été ravi au troisième ciel, il redescend pour déclarer au monde qu'il ne veut plus rien « savoir que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié » (1 Cor. II, 2); quand, mettant Jésus-Christ au-dessus de toute science, de toute œuvre, de toute grandeur, de toute gloire, il s'écrie : « Dieu me garde de me glorifier en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ! » (Gal. VI, 14.) C'est ce que proclament les Réformateurs, lorsqu'ils repoussent et tiennent pour néant l'autorité du pape, les canons des conciles, les indulgences, les œuvres méritoires, en un mot tout ce qui vient de l'homme, pour ne voir et ne croire que Jésus-Christ, Jésus-Christ seul. C'est ce que voulait dire ce prince de la Réforme, lorsqu'en voyant ses théologiens à un colloque, il leur disait : Rapportez-moi, si vous voulez, la douleur, mais rapportez-moi en même temps ce

grand mot : « *Solâ fide* » (par la foi seule). C'est ce qu'exprimaient nos martyrs, lorsqu'ils comparaient l'Église persécutée au buisson ardent où l'Éternel habite, et écrivaient au-dessous de cette noble image : « *Comburoor, sed non consumo,* » c'est-à-dire : on peut me brûler, mais non me consumer. C'est ce que la douleur et la foi avaient appris à cette chrétienne dont je veux vous raconter l'histoire : — Elle avait un mari bien aimé. Ce mari, à la fleur de l'âge et du bonheur, lui est enlevé ; alors elle dit : « Je vois que le Seigneur veut avoir mon cœur, il l'aura. » Deux enfants lui restaient : l'un d'eux bientôt va rejoindre son père ; que dit-elle ? « Je comprends qu'il veut avoir mon cœur tout entier. » Le dernier, enfin, son unique, son tout sur la terre, périt et la laisse seule : « Je vois clairement, s'écrie-t-elle, que Jésus-Christ veut être mon tout, lui seul ; il le sera. »

C'est ce que comprennent tous les vrais croyants. Quel est le fondement de leur foi et le rocher de leur cœur ? — Jésus seul. Quelle est leur paix et leur joie ? Le plaisir ? le succès ? — Jésus seul. Quelle est leur force au milieu du monde ? L'autorité, l'influence, le génie, la science ? — Jésus seul. Quelle est notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption ? — Jésus seul. Quel est notre soleil et notre bouclier, quelle est notre unique consolation et dans la

vie et dans la mort? — Jésus seul. Jésus, toujours Jésus. Oui, Amen! Bienheureux ceux qui ont pris Jésus pour leur tout, ils ne seront pas trompés dans leur espérance.

Venez voir ce que c'est qu'un Sauveur! Descendez avec moi dans la sombre vallée où Jésus conduit ses disciples en quittant le Thabor. Voyez ce pauvre petit être frappé dès l'enfance d'un mal terrible et sans remède; voyez ce père et cette mère qui, après l'avoir reçu comme un gage de bonheur et d'espérance, ont le cœur déchiré par les tortures de leur enfant. Quelle image des douleurs de notre triste vie! Et ce pouvoir invisible qui bouleverse ses traits, qui fait sortir de ses lèvres des accents horribles, voilà bien celui qui remplit notre âme de pensées infernales! et ces pauvres disciples dont on implore le secours, et qui ne peuvent que compatir et non guérir! et ces docteurs qui jettent aux disciples la moquerie et le mépris, et qui triomphent de l'impuissance des uns en présence de la détresse des autres! n'est-ce pas l'image du monde? hélas, parfois aussi de l'Église elle-même? Mais courage, pauvres disciples, voici Jésus qui descend vers vous!

Dès que le père l'a vu, il court à lui: « Si tu y peux quelque chose, aide-nous et aie compassion de nous! » Quelle prière! Elle me rappelle celle de ce grand missionnaire, de

Félix Næff, lorsqu'il commença à chercher le Seigneur : « O mon Dieu, quel que tu sois, fais-  
« moi connaître la vérité, daigne te manifester  
« à mon cœur ! » — Oh ! priez comme cela, si  
vous ne pouvez encore prier autrement, et le  
Seigneur, qui recueille le plus humble soupir,  
ne sera pas sourd à votre requête.

Est-il possible qu'une si faible prière puisse  
obtenir ce que les hommes les plus énergiques  
et les plus sages n'ont pu réaliser ? Oui, dans  
un cœur croyant, il y a plus de force que dans  
toutes les puissances de la terre : « Si tu crois,  
« dit le Seigneur, toutes choses sont possibles  
« pour celui [qui croit. » — Si tu crois, voilà  
la question. Si, au lieu de t'arrêter aux objec-  
tions du monde, à la science de tes docteurs et  
à la faiblesse de mes disciples, tu crois ; si,  
malgré les raisonnements de ton esprit et l'é-  
vidence apparente, si, malgré l'agitation et le  
découragement de ton cœur, tu crois ; si tu  
écoutes, non pas la voix des hommes ni celle  
de ton pauvre cœur égaré, mais la voix inté-  
rieure qui te parle d'un Sauveur plein d'amour,  
mais l'appel de l'Esprit qui te dit de te proster-  
ner à ses pieds ; si tu as le courage de te fier à  
la parole de ton Dieu, oui, si tu crois, toutes  
choses sont possibles à celui qui croit.

Celui qui croit saisit le Dieu à qui tout est  
possible ; il s'empare du bras qui soutient le

monde ; la foi, c'est Dieu en nous, Dieu avec nous, Dieu pour nous : la foi, c'est l'homme s'oubliant lui-même pour s'élancer vers Dieu, quittant la terre pour monter au ciel, et devenant le sanctuaire du Dieu trois fois saint ; la foi, c'est le levier avec lequel nous pouvons soulever le monde, et bien plus que le monde : notre cœur. Toutes choses sont possibles à celui qui croit, car il a déjà fait l'impossible en renonçant à lui-même pour s'appuyer sur son Dieu ; toutes choses lui sont possibles, parce qu'il a pour lui des promesses que ni l'enfer ni la terre ne peuvent lui ravir, et qu'il a fondé sa retraite sur ce rocher des siècles que rien au monde ne saurait ébranler. Que « la pluie tombe, que les torrents « débordent, que les vents soufflent, que la « terre se bouleverse, que les montagnes soient « renversées, » son cœur bien appuyé ne craindra point, car « il sait que Dieu est pour lui. » Il peut dire avec le Psalmiste : « L'Éternel est « ma lumière et ma délivrance ; de qui aurais-je « peur ? L'Éternel est la force de ma vie ; de « qui aurais-je de la crainte?... Quand toute « une armée se camperait contre moi, mon « cœur ne craindrait rien ; si la guerre s'élève « contre moi, j'aurai cette confiance. (Ps. xxvii, « 1-2.) Quoi qu'il en soit, mon âme se repose « sur Dieu, ma délivrance vient de lui. Mon « âme, tiens-toi en repos, regardant à Dieu, car

« mon attente est en lui. Quoi qu'il en soit, il  
« est mon rocher, ma délivrance et ma haute  
« retraite, je ne serai point ébranlé. C'est en  
« Dieu qu'est ma délivrance et ma gloire ; c'est  
« en Dieu qu'est le rocher de ma force et ma  
« retraite! » (Ps. LXII, 2, 6-8.)

« Tout ce que vous demanderez en priant, si  
« vous croyez, vous le recevrez » (Matth. XXI, 22).  
Croyez que vous recevrez toutes choses, et vous  
appuyant avec assurance sur la fidélité de votre  
Dieu, criez à lui ; certainement il glorifiera son  
nom en vous arrachant à la plus affreuse dé-  
tresse. Croyez qu'il sera attentif à toutes vos  
supplications, qu'il exaucera vos soupirs, qu'il  
vous fera sortir de l'épreuve sous laquelle vous  
gémissez, et qu'il vous accordera ce vœu si  
cher à votre âme : la conversion de vos bien-  
aimés. Priez sans vous lasser ; invoquez toutes  
les promesses de sa Parole, et à vous aussi le  
Seigneur dira : « Qu'il te soit fait selon que tu  
as cru ! » (Matth. VIII, 13) et à vous aussi il  
donnera de rencontrer dans votre vie de tels  
exaucements de vos prières, de tels témoi-  
gnages de son secours, que votre cœur tres-  
saillera d'allégresse et que les mondains eux-  
mêmes seront forcés de dire : C'est le doigt de  
Dieu !

« Je crois, Seigneur, répond le pauvre père,  
« aide-moi dans mon incrédulité ! » Je crois,

Seigneur ! Oh ! quel moment dans la vie que celui où une pauvre âme, assaillie par le monde et par Satan, prend enfin cette résolution de croire et, par un suprême effort, échappe à tous ses doutes, s'arrache à elle-même et se jette dans les bras de son Dieu avec ce cri : Je crois, Seigneur ! — « Je crois, Seigneur, aide-moi « dans mon incrédulité ! » Que cela est grand et que cela est faible ! Voilà bien la vraie foi, celle qui sent son incrédulité ; voilà bien la prière des faibles, mais c'est celle des forts aussi. Ah ! que nous sommes forts quand nous sentons qu'il n'y a que Dieu qui puisse mettre en nous un premier germe de foi, et que, même dans nos meilleurs instants, il faut qu'il subviene encore à toute notre misère, à toute notre incrédulité ! Que cette prière est pour nous consolante, et comme elle nous engage à aller à Jésus tels que nous sommes ! Ne voyez-vous pas que le Seigneur fait ses promesses à la plus petite foi ? Quelque faible donc, quelque pauvre que soit ta prière, prie toujours, triste cœur angoissé ; si seulement, du milieu de ta détresse, tu peux dire : Seigneur, je ne suis pas capable de prier comme je voudrais prier, de croire comme je voudrais croire, mais je crois pourtant, j'invoque ton nom, je m'attache à tes promesses, aide-moi et aie pitié de moi ! Je n'ai rien à t'apporter que ma misère et mon incrédu-

lité, mais j'espère en ton amour, Seigneur, sauve-moi ! — Si tu peux dire cela, prends courage ! jamais le Seigneur n'a laissé un pauvre cœur tremblant tomber à ses pieds sans le relever. Comme ce père angoissé, tourne vers lui ton regard suppliant et voilé de larmes, et alors Jésus se levant de toute la hauteur de sa divinité et de sa charité, dira à tous tes ennemis, à tes péchés, à tes doutes, à ta tristesse, à Satan : Je te commande, moi, sors de lui et ne rentre plus en lui ! Il dira à la paix, il dira à la joie, il dira au ciel : Je te commande, moi, viens en lui !

L'enfant se leva, et son visage, naguère hideux, se revêtit des couleurs et des grâces de la vie, et ses yeux se reprirent à sourire, et il se jeta dans les bras de son père et de sa mère éplorés et ravis. Cette touchante image, c'est celle de la terre, partout où Jésus-Christ a porté ses pas ; c'est celle de notre cœur, quand il y fait descendre son salut et qu'il y répand un rayon de son amour ; c'est celle de la félicité qu'il nous apprête dans ce séjour de gloire où il nous a précédés. Ah ! puissions-nous par la foi l'obtenir ! puissions-nous attendre avec un ardent désir et saluer avec bonheur le moment béni où nous verrons ce Seigneur de gloire là où il règne, là où il n'y aura plus ni cri, ni deuil, ni travail, où toute larme sera essuyée

de nos yeux, où le péché et la mort seront pour jamais engloutis dans l'abîme, et où notre Dieu habitera avec nous d'éternité en éternité !  
Amen !